

Sujet n°1 : <<La philosophie est-elle une évasion dans la nature ?>>

Introduction

Des son origine, la philosophie s'est faite remarquer par sa recherche désintéressée de la Sophia, une recherche qui s'est assignée pour fonction primordiale de combattre l'ignorance de l'homme et de faire de lui un être véritablement humain, un <<Roseau pensant>> comme disait Blaise Pascal. Elle a permis à l'homme, en tant que tentative d'interprétation du monde, de se libérer de certaine contrainte naturelle qu'il a longtemps subies et lui permettent ainsi d'élargir le champ de ses possibilités. Cependant, peut-on considérer la philosophie comme une évasion dans la nature en dépit de cette vivacité et de vitalité dont elle vient de faire montre ? En d'autres termes, la philosophie est-elle inutile ?

Développement

Nous disons certainement que la philosophie est devenue inutile, une évasion dans la nature, car le philosophe est toujours considéré comme un rêveur, un utopiste, ou encore quelqu'un qui est hors de la réalité. En effet, la philosophie a un aspect purement théorique, c'est une discipline qui éloigne l'homme de son milieu ou du vécu quotidien. Cette image est renforcée par la maladresse de Thalès lorsqu'il était tombé dans un puits alors qu'il était en train de réfléchir sur les astres. De là, la tendance à considérer les philosophes comme des rêveurs est justifiée. Les philosophes sont, le plus souvent, perdus dans la réflexion et sont, de ce fait en dehors du monde réel, ils donnent l'atmosphère de solitude, ce qui les amène à un monde irréel, utopique. La philosophie est aussi inutile par le fait que de nos jours, le monde est dominé par la science et la technique. A cause des progrès considérables de ces dernières, la philosophie est devenue une discipline totalement inutile. La science et la technique donnent des interprétations du monde bien sûr, mais le transforment aussi à travers les machines, etc. Or, la philosophie propose aussi une interprétation, mais il n'y a pas de transformation, elle apporte des réponses théoriques et non pratiques. Cependant, la philosophie est parfois utile avec la transformation de la mentalité de la société, quand celle-ci est manipulée et exploitée par les dirigeants. Quand il y a une crise, la philosophie naît comme une prise de conscience et tentative de résolution de cette crise. Cette tendance de la philosophie à émerger là où il y a une crise a fait dire le philosophe camerounais Njoh Moule que : <<La philosophie naît des situations troubles>>, c'est-à-dire que c'est quand il y a une crise, un trouble, un manque dans la société que la philosophie intervient. Même Hegel l'a si bien dit que <<Aucun philosophe ne peut sauter au-dessus de son temps>>, c'est-à-dire en d'autres termes que la philosophie est fille de son temps. Pour Descartes, une société est mieux éduquée et polie, si les gens y philosophent plus. L'utilité de la philosophie s'explique aussi par le fait qu'elle aide à réfléchir sur le monde et surtout ce qui nous entoure ; car le travail de philosophie est d'abord un travail de réflexion. La philosophie éveille la conscience et l'esprit critique de l'homme.

Merleau Ponty ne disait-il pas que <<La philosophie, c'est l'homme qui s'éveille et qui parle>> ? La philosophie apprend à l'homme d'être responsable et de s'adapter à toute situation et à toutes circonstances en combattant en lui l'ignorance.

Conclusion

La philosophie, caractérisée par la recherche désintéressée de la Sophia joue un rôle non négligeable dans la société et dans l'émancipation de l'esprit humain. Cependant même si on clame son inutilité parce qu'elle est une connaissance trop théorique, il faut tout de même présenter un autre visage de la situation, car avec le développement du machinisme ayant entraîné la division du travail, l'homme redevient esclave un être aliéné et asservi, puisqu'il agit non plus comme homme, mais comme un objet de production, un automatique. De ce fait, quelles perspectives peut-on objectiver face au mysticisme qui entoure le concept de travail ?

Sujet: Existe-t-il une

philosophie africain ? *****

Pour mieux cerner la notion de

philosophie dans le contexte africain, il nous faudrait non seulement rappeler ce que c'est qu'en fait la philosophie, mais aussi considérer le point de vue des Européens sur la question. À ce niveau, nous savons que la philosophie est une discipline stricte et rigoureuse qui a une méthode et une histoire. C'est une forme de pensée particulière qui a ses exigences, c'est-à-dire la rationalité, l'esprit critique et la systématiquement. Elle est née en Grèce antique, s'est développée par la suite en Europe. Mais, si la philosophie connaît un rayonnement qui dépasse le cadre européen, peut-on dire qu'il existe une philosophie en Afrique ?

Le débat autour de la problématique de la philosophie en Afrique s'est toujours focaliser sur la question de l'existence ou de la non existence d'une philosophie Africain. Mais l'expression <<philosophie Africain>> est à l'origine d'une controverse car elle fait penser à une particularité du contenu de la philosophie en Afrique. En réalité, comme le souligne Marcien Towa, née d'une <<révolte contre l'affirmation de l'occidentalisation exclusive de la philosophie>>, cette l'expression ne peut se comprendre que si on la place dans le sillage de la colonisation.

La colonisation et la conquête militaire à eu des répercussions sur le plan intellectuel. Encouragées par leur suprématie militaire, les occidentaux, imbus du racisme et d'un complexe de supériorité ont affirmé que les Noirs qui ne possèdent pas de culture ne disposent pas aussi de philosophie. Cette manifestation théorique de l'attitude et hnocentrique est assez fréquente chez les intellectuels et philosophes européens tels que Lévy Brulh, Vergiat, Hegel, etc.

À ce titre,

Hegel fait croire que l'Afrique n'a pas d'histoire et qu'elle vit éternellement au présent sans changement et de surcroît sans la moindre trace d'éducation. Du point de vue intellectuel, c'est le règne de l'irrationnel. Il découle de la pensée de Hegel que l'Afrique est le règne de la sauvagerie où la pensée rationnelle est inexistante. Ainsi, comme la philosophie relève du rationnel et que l'Afrique est le règne de l'irrationnel, on ne peut pas parler de l'existence de la philosophie en Afrique.

Face à ce préjugé, c'est le révérend père Placide Tempels qui va réagir. Dans son livre intitulé la philosophie bantoue publié en 1947, il a fait remarqué que les Noirs disposent Bel et bien d'une culture, d'une conception du monde et d'une philosophie. Cette philosophie qui est en ouïe dans la tradition, le mythe, les contes Africaines, est collective, car elle appartient à tout les groupes. Elle est statique, immuable et inconsciente ; ceux qui la pratiquent n'en ont pas conscience. Les Noirs auraient selon lui, une conception dynamique de l'être qui est animée par une force vitale.

Mais, parallèlement au premier objectif, Tempels voulait, à travers cet ouvrage, donner des assises solides à la colonisation qui n'avais pas réussi, car cet ouvrage était pour lui une clé pour bien connaître l'âme du Noir en vue de mieux l'asservir.

Cependant,

les carences et l'hypocrisie intellectuelles de l'oeuvre de Tempels ont vite déclenché une vague de réaction chez des intellectuels Africains qui, tout en reconnaissant l'effort de réhabilitation du Nègre

qu'il a effectué, ont dénoncé les caractères ethniques, hybrides de sa doctrine qui se situe à mi-chemin entre l'ethnologie et la philosophie, en un mot l'ethnophilosophie.

Pour le Docteur Elungu, l'Afrique ne doit pas avoir honte de reconnaître qu'elle s'est trompée de chemin sur le plan philosophique. La prise de conscience de cette erreur devant amener les Africains à repenser l'itinéraire à emprunter pour placer la philosophie au service de la société Africaine comme l'ont fait Voltaire, Diderot, Rousseau, etc. L'Afrique, selon lui a besoin de son siècle de lumière pour sortir de l'obscurantisme.

Dans la même optique, Njoh Mouelle estimait que la philosophie a un rôle de premier plan à jouer dans la <<bataille du développement>>. Si elle a été le levier des grandes révolutions en Occident, elle devrait aussi être l'instigatrice des mutations en Afrique. Le développement mental que recherche la philosophie est la condition indispensable du développement matériel.

Paulin Hountondji, dans son œuvre intitulée <<sur la philosophie Africaine>> rejette en premier lieu l'idée d'une philosophie collective et immuable. Il rappelle que la philosophie est avant tout une réflexion personnelle, liée au contexte de l'auteur et qui par conséquent, ne peut être sclérosée (figée): <<La philosophie est une histoire et non un système, un processus essentiellement ouvert, une recherche inquiète et inachevée, non un savoir clos>>, a-t-il dit.

Dans cet élan, Théophile Obenga, E. Boulaga et Jean-Paul Ngoupandé dans l'interpellation philosophique occidentale et complexe de raison en Afrique, postulant que si nous Africains, continuons à définir la philosophie Africaine avant d'engager le débat, nous courons le risque de tomber dans la logomachie. Pour ceux-ci en effet, il faut d'abord pratiquer la philosophie pour la définir ensuite, d'où la nécessité d'emprunter une philosophie d'occasion insérée dans le processus du développement africain.

Cet aspect de la question du statut de la philosophie en Afrique devrait retenir d'abord l'attention dans le débat actuel. La problématique revêt ici son sens noble dès lors qu'elle a comme objectif la recherche de la vérité. Elle doit être banalisée donc pour que la philosophie elle-même trouve pleinement sa place dans la culture Africaine d'aujourd'hui. Il appartient à la génération actuelle des philosophes Africains de faire en sorte que la crédibilité de discours philosophique soit établie. Cela suppose le dépassement des questions inutiles du genre raison ou non raison, philosophie ou pas philosophie.

Sujet : <<L'ingénieur et le savant>>

Nous pouvons considérer la science et la technique (le savant et l'ingénieur) comme deux moments d'une même activité sociale dans les progrès respectifs ont amené des bouleversements fondamentaux dans le comportement de l'homme dans son milieu social. La confusion entre la science et la technique est aussi entretenue par le mysticisme qui entoure l'activité du savant. Mais quel rapport entretiennent la science et la technique ? Doit-on subordonner la technique à la science ou faire de la technique le but ultime de toute activité scientifique ?

À

l'ère de la modernité, la technique traditionnelle qui était autonome vis-à-vis de la science est de plus en plus perçue ; comme une application, une matérialisation des théories scientifiques. En effet, la collaboration entre les deux disciplines est telle que leur frontière est devenue peu perceptible. Les échecs répétés de la technique l'amènent à se tourner vers la science et incite en même temps la science à la recherche. Le technicien qui voudrait travailler sur la nature doit mettre à profit les lois de cette nature mises à jour par la science pour conquérir plus d'efficacité. C'est ainsi que grâce à la physique de Galilée et Torricelli, les fontainiers italiennes de la ville de Florence ont réussi à faire monter l'eau dans les pompes vides au-delà 1620.33m le technicien devient celui qui adapte les théories scientifiques à la réalité, qui les applique concrètement. On l'appelle à ce titre l'ingénieur. La

science est alors considérée comme la reine de la technique. La science à son tour attend beaucoup de la technique. C'est cette technique qui met à sa disposition le matériel dont elle se sert pour ses investigations. La fabrication du télescope a permis à Galilée de voir la rotation de la terre, celle de microscope à permis au Pasteur de faire la microbiologie et la microscope électronique a donné lieu à la virologie. Cette dépendance accrue de la science à l'égard de la technique est résumé de la façon suivante par Jacques Ellul: <<Toute recherche scientifique met aujourd'hui en avant un énorme appareillage technique. Lorsque ce moyen n'existe pas, la science n'avance pas>>. La complémentarité entre la science et la technique à fondamentalement améliorer le cadre de la vie de l'homme. Les infrastructures routières et sanitaires sont hautement moderniser. Le confort matériel est assurée à tel point qu'on a l'impression qu'on s'achemine vers la réalisation du vieux cartésien qui disait que la science et la technique allaient rendre l'homme <<Maître et possesseur de la nature>>. Toutefois, cet enthousiasme n'est pas partager par tout le monde. C'est ainsi que de nombreux individus affichent un pessimisme grandissent par rapport à cette question. C'est le cas du penseur de la technique Schuhl pour qui les inconvénients de cette collaboration seraient supérieurs aux avantages. Il évoqué comme justification la prolifération des armes de destruction massive, la destruction de l'environnement avec ses répercussions sur la couche d'ozone. Il rejoint ainsi Rabelais qui mettait en grande contre une science qui ne ferais pas attention aux d'Angers qu'elle occasionne. C'est ce qui ressort de cette formule: <<science sans conscience n'est que ruine de l'âme>>. Pour Spengler, l'homme à travers la science et la technique est entrain de fabriquer de ses propres mains un monde qui lui échappe. Il faut noter que cette technique domine aussi l'homme qui ne peut pas se passer des instruments qu'elle fabrique, il en devient esclave comme le dit Paul Valéry : <<l'homme moderne est esclave de la modernité. Il n'est point de progrès qui ne tourne à sa plus complète servitude. Le confort nous enchaîne>>. L'histoire de l'humanité a cette caractéristique de nous montrer le rapport de complémentarité ou l'interaction entre la science et la technique et qu'il est pratiquement impossible de les dissocier. Cette complémentarité a d'abord contribué au bonheur de l'homme l'avant de devenir un facteur de déshumanisation, ce qui fera naître des conceptions contradictoire à cet égard.

Sujet : La perception est-elle un acte de connaissance?

***** Jadis, sujet de préoccupations des philosophes, le problème de la perception et de la mémoire à été récupéré par la psychologie dès sa naissance. La perception souligne le problème de l'activité mentale dans l'acte de connaître, tandis que la mémoire fournit à l'homme des repères nécessaires pour envisager l'avenir dans la quiétude. La perception n'est possible que grâce aux sens. Mais l'homme non seulement perçoit le monde, comme l'animal, mais à conscience de ce qu'il perçoit. C'est donc bien la conscience qui organise et se trouve donner du sens au monde. De ce fait, la perception est-elle un acte de connaissance ?

Étymologiquement, perception vient du latin perceptio qui signifie l'action de recueillir, de se saisir de, alors que la sensation vient de Sensus, le sens ou la sensation.

Le moi est le point de départ de la perception en général, car la perception nous met en contact avec le monde extérieur. Point de rencontre entre le subjectif et l'objectif, la perception se situe à la croiser de ces deux chemins : le chemin du vécu, concret, particulier, subjectif, et celui objectif, de l'abstrait, de l'universel. Il n'y a pas de perception sans sujet qui perçoit. Le sujet joue un rôle essentiel dans la construction de la réalité. La perception serait donc avant tout une perspective : elle vient d'un sujet qui adopte un point de vue. On peut adopter la perspective idéaliste de Berkeley qui pense que rien n'a de réalité s'il n'est perçu : <<Être, c'est être perçu ou percevoir>>; ou celle de l'

empiriste John Locke qui considère l'esprit comme une page blanche, vierge que vous remplissons car rien n'est inné, tout est acquis, toutes nos représentations sont donc issues de l'expérience. À la question de savoir si la perception est-elle un acte de connaissance, nous disons d'emblée que c'est par la perception que nous appréhendons le monde extérieur. Elle est notre première connaissance du monde des choses et des relations que nous y développons. À mesure que l'homme à conscience du monde, il cherche à l'organiser. Cette organisation extérieure se construit selon son organisation propre, selon ses capacités, ses divers apprentissages, son ouverture d'esprit. Dès que ses perceptions sont conscientes, elles résultent d'une construction mentale. Il n'y a pour le moi aucune réalité brute. Ainsi, Hegel conçoit la perception comme <<une synthèse de la conscience>> et Descartes la considère comme une activité intellectuelle, car selon lui, <<perception, c'est jugé>>. Toute perception est liée au monde, aux choses, aux rapports vécus. La personne identifiée, met de l'ordre dans le monde et lui donne sens et cohérence. De ce fait, toute perception est d'abord interprétation. C'est à partir de cette question de l'interprétation que s'élabore toute théorie de la connaissance.

***** En somme, la perception n'est possible que grâce aux sensations ; elle est l'interprétation des sensations. La perception est l'expérience première du monde, c'est elle qui nous donne et fonde notre idée de la vérité. Il n'y a pas de dualité Etre/ apparaître comme le fait remarquer Maurice Merleau- Ponty. Ainsi, la science se construit à partir de l'interrogation sur la cohérence et l'objectivité des perceptions, ce qui nous amène à affirmer sans détour que la perception est un acte de conscience.

***** **Sujet : L'inconscient détermine t-il l'homme ?**

***** Réformation : L'inconscient fait- il l'homme ?

Problème : La Nature de l'homme Problématique : Peut- on définir l'homme par l'inconscient ?

***** Déterminer l'essence de l'homme est une tâche ardue étant donné la complexité de cet être. En effet, depuis toujours, les penseurs ont tenté de saisir cette énigme qu'est l'homme. À ce titre, certains esprits soutiennent qu'il est caractérisé par l'inconscient. Peut- on penser que l'inconscient fait l'homme ? Ne faut-il pas plutôt considérer l'homme comme un être essentiellement conscient ?

***** A- L'inconscient caractérise l'homme. (1)

Selon Freud, le psychisme humain est subdivisé en trois moments à savoir l'inconscient (domaine des désirs, des plaisirs, des pulsions), le préconscient ou Surmoi (organe de refoulement) et la conscience ou moi (l'organe qui adapte les pulsions de l'inconscient aux conditions imposées par le monde extérieur).

(2) À la base de toute activité psychique se trouve l'inconscient. Non seulement l'inconscient est la base de toute activité psychique, mais aussi il occupe la plus grande partie du psychisme, et c'est à l'origine de certains complexes qui existent en nous à l'État latent et qui nous gouvernent sans que nous nous en rendions compte et qui font irruption dans notre agir. Autrement dit, le plus souvent l'homme subit des forces aveugles qui le poussent à agir malgré lui. Le plus souvent la plus grande partie des actes normaux que nous posons résultent de l'inconscient qui nous fait agir malgré nous. Bien plus, une bonne partie de ce qui se passe en moi échappe à mon contrôle et influe sur le moi. Autrement dit, la conscience ne contrôle ni ne gouverne le psychisme humain lequel est gouverné par l'inconscient. D'où cette célèbre formule: <<Le moi n'est pas maître dans sa propre maison>>.

(3) L'inconscient se manifeste de plusieurs manières : dans le rêve, dans les actes manqués (les oublis, les lapsus linguistiques et salamis), dans certaines actions somatiques et dans certaines maladies (la névrose).

L'inconscient est donc une réalité permanente en l'homme. Il gouverne son agir et son comportement.

B- L'inconscient ne détermine pas l'homme.

- Pour des penseurs comme Descartes, Alain et Sartre. Le thème faisant de l'homme un être inconscient et insoutenable.

*Descartes estime que l'homme est un être complètement conscient. C'est-à-dire un être qui se représente, qui se sait.

*Pour Alain, l'inconscient est un fantôme mythologique, une pure chimère, un néant, mieux une << ombre qui pense derrière le penseur >>. En d'autres termes elle ne gouverne pas l'homme.

*Jean Paul Sartre quant à lui estime que l'homme est complètement libre. Il pense et choisit librement les actes avant de les poser, il délibère avant d'agir.

Assurément l'inconscient agit en l'homme, mais elle ne le détermine pas.

Sujet : La conscience fait-elle l'homme?

Reformulation :

L'homme est-il caractérisé par la conscience ?

Problème: L'essence de l'homme.

Problématique : Peut-on définir l'homme par la conscience ?

La philosophie classique, depuis Descartes, fait de l'homme un sujet, c'est-à-dire un être caractérisé par la conscience de sorte qu'il d'appréhender, saisit le monde et maîtrise les actes qu'il pose. Mais avec l'élaboration de l'hypothèse de l'inconscient par Freud, cette certitude n'est-elle pas ébranlée ? Ne faut-il pas plutôt penser que l'inconscient gouverne l'homme ?

détermine l'homme.

Du latin conscientia, de cum (avec) et scire (savoir), la conscience signifie, étymologiquement, <<avec le savoir>>, au sens large elle désigne la faculté qu'à l'homme de connaître immédiatement ses états ou actes intérieurs ainsi que leur valeur morale. Ainsi définie, la conscience revêt deux dimensions spécifiques : elle est à la fois la faculté de connaître et la faculté morale.

Généralement l'on pense que la conscience est l'apanage de l'homme : de tous les êtres de l'univers, l'homme est l'unique qui possède la conscience de telle manière qu'il d'appréhende saisit ses états psychiques et maîtrise les actes qu'il pose.

Pour René Descartes, l'homme se définit par la conscience. Rien n'est en son pouvoir que la conscience, la pensée. L'activité de l'esprit le caractérise <<Je suis une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser>> (René Descartes, Discours de la méthode, 4^e partie).

Non seulement la conscience caractérise l'homme, psychique, elle lui est identique <<Je ne suis donc, précisément parlant, qu'une chose qui pense>> (René Descartes, Méditations, 1^{re}). Je ne suis rien d'autre que cela. Je ne suis pas cet assemblage de membres qu'on appelle corps humain, je ne suis que pensée. <<La pensée est un attribut qui m'appartient en propre>>.

Le philosophe Blaise Pascal (philosophe français du VII^e siècle) épouse cette thèse. En effet, dans la pensée, il estime que la conscience, ou du moins, la pensée, caractérise l'homme. Ainsi, écrit-il : <<l'homme est roseau pensant>>. Non seulement la conscience caractérise l'homme, mais aussi elle fait sa valeur, et sa dignité de telle sorte que l'homme n'est homme que par la conscience. <<La conscience fait la grandeur de l'homme>> (Blaise Pascal, Les pensées, Bordas 1984 p. 119).

Hegel s'inscrit dans cette logique. Pour lui, la conscience détermine l'homme. Contrairement aux autres êtres de l'univers qui n'ont aucune intuition d'eux-mêmes, l'homme lui se sait, d'appréhende, se représente. <<L'homme dit-il, est essentiellement raison>> (Hegel, Leçons sur l'histoire de la philosophie, Tome 1, Gallimard 154 p. 127).

B- La conscience ne fait pas l'homme. L'idée selon laquelle la conscience fait l'homme ne résiste pas au doute. Bien des penseurs la refusent.

* Pour Freud (1856- 1939), la conscience ne définit pas l'homme. Ce qui définit l'homme c'est au contraire l'inconscient qui occupe la plus grande partie du psychisme humain, contrôle et maîtrise ce dernier. La conscience, elle, n'a ni la maîtrise de la capacité psychique de l'homme. <<Le moi, dit-il n'est pas maître dans sa propre maison>>. Autrement dit, l'inconscient gouverne l'homme et imprime sa puissance sur la conscience. Il se manifeste en l'homme de

diverses manières (dans le rêve, les actes manqués et dans certaines maladies). * Selon Friedrich Nietzsche (philosophe allemand du XIX^e siècle) l'âme, simple épiphénomène ne peut nullement faire L'homme. Ce qui fait, L'homme c'est plutôt le corps.

Assurement la conscience fait la grandeur de

L'homme, mais il ne le fait pas.

Sujet : Le travail est-il libération ou asservissement ?

L'acte essentiel de la vie économique est le travail.

Le travail proprement dit est l'apanage de l'homme et devient l'un des facteurs de la production.

Ainsi, la philosophie s'apercevra que le travail est d'abord ce qui définit L'homme et devient un refus de la pure l'animalité. C'est un moyen pour L'homme de construire l'histoire en niant le donner (nature naturante). Mais qu'est-ce que le travail ? Le travail est-il libération ou asservissement ?

Du latin <<tripalium>>, <<Machine à trois pieux>>

destiné à immobiliser les cheveux et les boeufs pour les ferrer, le travail a donc originellement une connotation pénible, de contrainte, de souffrance.

Dans la Bible,

Dieu chasse Adam et Ève du paradis et les condamne à travailler. Le christianisme privilégie la vie contemplative. La vie active, la praxis, est née de la punition divine. De ce fait, le travail est lié à la condition de l'homme, car l'homme est dans une nature hostile à laquelle il doit s'adapter en travaillant. Ainsi, le travail serait le propre de l'homme, ce qui permet à l'homme de réaliser son l'humanité.

Grâce au développement technologique, l'homme réalise peu à peu cette idée cartésienne de <<devenir maître et possesseur de la nature>>. Karl Marx l'a souligné aussi : le travail humain contribue à transformer l'homme tout autant que la nature. L'homme détermine dans sa conscience le but qu'il veut atteindre avant de le réaliser. C'est ce que veut montrer Hegel dans sa célèbre <<dialectique du maître et de l'esclave>>. Le maître fait travailler l'esclave pour la satisfaction de ses propres besoins et finit ainsi par en dépendre, tandis que l'esclave, grâce à son travail, plie la nature à sa propre volonté. L'esclave devient ainsi le maître du maître et le maître l'esclave de l'esclave. Le travail définit l'homme puisqu'il est refus de l'animalité et du donné naturel. Il permet d'améliorer les conditions d'existence : progrès de la médecine, par exemple. Pour Kant, L'essence de l'homme est de développer ses potentialités puisqu'il est perfectible. Par le travail, il conquiert sa liberté.

Mais si le travail

libère l'homme de la nature, la rationalisation à outrance de la division des tâches (le taylorisme, apparu vers 1880 aux États-Unis) aboutit à réduire le travail de l'ouvrier à un acte parcellisé, répétitif aliénant. Le sociologue G. Friedman parle en 1964 de <<travail en miette>>. Les techniciens se sont multipliés, compliqués, renforcés à un rythme si hallucinant que l'on parle non plus de progrès, mais d'aliénation, d'exploitation du salarié.

Déjà, Rousseau, en 1775, dans le Discours sur l'origine de l'inégalité, affirme que la division du travail engendre les inégalités sociales. Il faut réfléchir sur les conditions matérielles de l'activité humaine. Il y a d'aliénation lorsque l'homme devient <<étranger à lui-même>> dans son travail, c'est-à-dire qu'il n'y trouve plus aucune satisfaction personnelle.

Le travail, même s'il a originellement une connotation pénible, de contrainte et de souffrance, est le moyen par lequel l'homme affirme sa supériorité sur les autres êtres vivants. Il exprime ainsi son refus de la pure animalité, et devient par la maîtrise des lois de la nature, en travaillant bien sûr, <<Maître et possesseur de la nature>>, comme le disait Descartes. Le travail devient ainsi, pour l'homme un facteur de libération.

Sujet :

L'homme est-il naturellement agressif ?

La nature de l'homme fait problème en philosophie. En effet, de l'Antiquité à nos jours, nombreux

sent les penseurs qui se sont intéressées à cette question. Seulement les réponses qu'on y donne demeurent contradictoires. D'aucuns estiment que l'homme est naturellement violent. D'autres par contre pensent qu'il est par essence enclin au sentiment de sympathie et de bonté. À présent peut-on dire que l'agressivité caractérise l'homme ?

A- L'homme est un être violent par nature.

Analysant la vie en société et à plus forte raison, les relations inter-individuelles, des penseurs comme Hobbes, Stirner et Freud estiment que celles-ci sont caractérisées par l'inimitié. Le conflit est au cœur des relations inter-humaines.

Selon Thomas Hobbes (1588-1679), l'État de nature dispose l'homme à l'agressivité, à la menace perpétuelle et à l'insécurité <<Homo homini lupus>> (l'homme est un loup pour l'homme).

S'inscrivant dans cette logique, Max- Stirner, (1806-1856) affirme que la violence caractérise les rapports inter-individuelles <<Quand le monde se trouve sur mon chemin (...), je le consomme et tu me fais servir à ton usage>>. (Max-Stirner, L'unique et sa propriété, Stock, 1972, p. 352).

De même pour Sigmund Freud (1856-1939), l'homme est naturellement mû par l'envie l'agresser autrui. <<L'homme est, en effet souvent tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement dans son consentement, de s'approprier ses biens, de le martyriser et de le tuer <<Homo homini lupus>>. (Freud, Malaise d'une civilisation psychanalyse, janvier 1970, p.90, Paris, P.U.F).

B- L'homme est un être sympathique par essence.

Soin d'être naturellement agressif, violent, l'homme est plutôt caractérisé par la sympathie et la bonté.

Pour J.J. Rousseau (1712-1778), l'homme est naturellement bon et sympathique. Cette capacité lui permet d'aimer son semblable, de le secourir, bref de ne pas le violenter ou l'agresser. L'homme est disposé par nature à faire le bien.

C- L'homme comme être perfectible. Selon Emmanuel Kant, l'homme est un être <<phénoménal>> c'est-à-dire qu'il porte en lui les instincts, les inclinations, les tendances qui font de lui un être violent, agressif. Cependant il peut se défaire de cet état par l'usage de la raison en tant qu'organe régulateur de nos actions peut conduire l'homme à

abandonné le mal et à faire le bien, à abandonné l'État de guerre pour la paix.

Ainsi donc, la nature de l'homme demeure l'objet des interprétations diverses : tantôt l'homme est considéré comme un être agressif, tantôt comme un être sympathique, tantôt comme un être rationnel. Que dire alors de la nature de l'homme ?

Sujet : L'État est-il une entrave pour l'homme ?

Problème posé: La nature de l'État.

Problématique : L'État constitue-il un frein pour l'épanouissement de l'homme ?

***** Les philosophes se préoccupent toujours de politiques. Ils cherchent toujours à déterminer la nature de l'État. Dans cette optique, d'aucuns considèrent l'État comme l'obstacle majeur pour l'épanouissement de l'homme Faut-il s'accorder avec un tel point de vue ? L'État n'est-il pas plutôt le facteur de liberté ?

A- L'État comme frein.

Au

sens large, on entend par état une société organisée, ayant une administration politiques et juridique. Tout état se caractérise par les appareils de coercition (la police, l'armée, le tribunal) lesquels appareils impliquent sa puissance.

La violence, dont usé fréquemment la souveraineté de l'État, semble conduire à une mise en question de cette institution. Ainsi aux yeux des Anarchistes, non seulement l'État n'est pas la solution de tous nos problèmes, mais il faut voir en lui un obstacle majeur pour l'homme, un facteur d'aliénation pour l'individu. Aussi doit-il être supprimé afin d'épargner les hommes du mal.

Max Stirner par exemple estime que l'État est une entrave pour l'homme en ce sens qu'il vole aux individus leur liberté et les réduit à l'État d'esclavage. Quiconque veut être libre doit être l'ennemi de l'État.

Bakounine s'inscrit sur cette logique <<l'État est un immense cimetière où viennent se sacrifier, mourir, s'enterrer toutes les manifestations de la vie individuelle... C'est l'autel où la liberté réelle et le bien être des peuples sont immolés>>. C'est ainsi que les Anarchistes réclament l'abolition radicale de l'État.

Selon les Marxistes, l'État est un mal en ce sens qu'il est toujours au service de la classe dominante qui j'utilise pour maintenir sa domination sur les classes opprimés. C'est pourquoi, tant que l'État existe, il y a exploitation de l'homme par l'homme, injustice et à plus forte raison, aliénation de la liberté. Ainsi, pour les Marxistes l'existence de l'État est incompatible avec l'épanouissement de l'individu. Aussi est-il voué à l'instruction.

B- L'État comme lieu d'épanouissement de l'homme. Contrairement aux Anarchistes et aux philosophes Marxistes, les philosophes contractualistes eux (Hobbes, Locke et Rousseau) pensent que loin d'être un obstacle, l'État est plutôt un facteur essentiel d'épanouissement de l'individu : il sécurise les individus, garantit leurs libertés et protège leurs propriétés.

Ainsi Jean Jacques Rousseau affirme que l'État est une forme d'association dont l'objectif consiste <<à défendre et à protéger la personne et les biens de chaque associés>>.

John Locke pour sa part, estime que <<l'État est une société d'homme instituée dans la seule vue de l'établissement, de la conservation et de l'avancement de leurs intérêts civils. (John Locke, Lettre sur la tolérance).

Par ailleurs selon Hegel, l'État a comme but ultime, l'épanouissement total de l'individu. <<L'État, dit-il, est la liberté en acte>>. C'est-à-dire l'endroit où l'individu trouve la jouissance de sa liberté. Ainsi donc, l'État n'est pas un frein mais un facteur d'épanouissement de l'homme.

***** En définitive, l'État est un concept ambigu et ambivalent dans la mesure où il est en même temps rejeté et accepté.

Sujet : L'histoire est-elle un destin ?

Qui fait l'histoire? C'est là une des interrogations qui ne cessent de préoccuper plus d'un penseur. De l'Antiquité à nos jours, de nombreux penseurs ont répondu diversement à cette question. Pour certains, l'homme est un sujet passif de l'histoire aussi a-t-on dit que l'histoire constitue un destin pour lui. L'histoire est-elle quelque chose de prédestiné ? Ne faut pas plutôt penser qu'elle est le produit de l'homme lui-même?

A- L'histoire comme destin. Le destin c'est quelque chose qui arrive sans qu'on le veuille.

Dans l'Antiquité, l'histoire était généralement considérée comme un destin, compris soit comme une force aveugle, irrationnelle et funeste (c'est la *moira* des Grecs), soit comme un enchaînement des causes, une loi résultant de l'ordonnement même du monde (*Eiramenê* des stoïciens).

Selon la conception chrétienne (Saint Augustin, Bossuet, Herder), l'histoire est l'accomplissement du plan caché de la providence : c'est la providence divine qui donne un sens et une cohérence aux péripéties imprévisibles et en, apparence chaotique qui composent l'histoire.

Ainsi, les actions des hommes ne répondent pas à leur fin mais à celle de Dieu.

Hegel s'inscrit dans cette logique. Pour lui, l'histoire universelle est la manifestation de l'esprit, le processus de sa réalisation. Les hommes, eux ne font pas l'histoire. Ils ne sont à la limite que des moyennes dont se sert l'esprit pour réaliser sa fin. Autrement dit, les hommes ne font l'histoire qu'en tant qu'ils sont <<les outils et les moyens de quelque chose de plus élevé, de plus vaste, qu'ils ignorent, qu'ils réalisent de façon inconsciente>>.

Ainsi donc l'histoire est considérée comme un destin pour l'homme.

B- Loin d'être un destin, l'histoire est plutôt un produit humain. Selon Karl Marx, l'histoire n'est pas un destin mais le résultat

de l'action humaine. C'est l'homme lui-même qui fait son histoire en produisant et en reproduisant les biens matériels. Autrement dit, c'est au cours de la production de leurs moyens d'existence que les hommes font l'histoire consciemment.

Pour Jean Paul Sartre, l'homme est le producteur de son histoire. Il est le résultat de sa propre création <<l'homme, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien, il ne sera qu'ensuite, il sera tel qu'il se sera fait>>. Car l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Ainsi donc, loin d'être un destin, l'histoire est plutôt une production consciente de l'homme.

Compte tenu des péripéties imprévisibles et des événements qui échappent au contrôle et à la maîtrise de l'homme on peut dire que l'histoire constitue un destin pour l'homme. Mais, de là à faire de l'homme un simple outil au service de l'esprit, c'est oublier qu'il est avant tout producteur des biens matériels et de surcroît de l'histoire.

Sujet : Connaître est-ce la fin ultime de la connaissance ?

Reformulation : La connaissance est le but de la connaissance.

Problème : But de la connaissance.

Problématique :

Peut-on penser que la connaissance est le but de la connaissance ?

L'homme a ceci de spécifique qu'il ne se contente pas seulement de contempler le réel qui l'entour, mais il cherche à la connaître. Mais pour quel but ? Pourquoi l'homme cherche-t-il à connaître ? Une certaine opinion résultant de l'Antiquité estime que la connaissance est à elle-même son propre but. Peut-on légitimer un tel point de vue ? La connaissance ne vise-t-elle pas plutôt la libération de l'homme ?

A- La connaissance est le but dernier de la connaissance. Pour certains penseurs, la connaissance n'a pour but que la satisfaction de la curiosité intellectuelle. Autrement dit elle vise l'assouvissement du besoin intellectuel : le besoin de savoir. Selon Aristote (384-322 Av. J-C), la connaissance philosophique est inutile, mieux désintéressée. Autrement dit, elle n'a d'objectif que la satisfaction du besoin de savoir. Ainsi écrit-il : <<Si ce fut bien pour s'échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivirent le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire>>. (Aristote, Métaphysique A2 982 b10).

Le savant français Henri Poincaré quant à lui estime <<La recherche de la vérité doit être le but de la connaissance. C'est la seule fin qui soit digne d'elle>>.

B- La libération de l'homme comme ultime fin de la connaissance.

Pour d'autres penseurs tels que Épicure, Bacon, Descartes et Comte, la fin ultime de la connaissance c'est la libération de l'homme.

Dans l'Antiquité déjà, Épicure pensait que la connaissance doit pouvoir libérer l'homme de l'ignorance et de l'angoisse existentielle (la peur de la mort et la crainte des dieux) afin de le conduire à l'ataraxie ou bonheur parfait.

Aux temps modernes, Francis Bacon pense que toute connaissance vise la libération de l'homme de l'emprise de la nature. En connaissant les secrets de la nature, l'homme se libère de son emprise et finit par la plier à ses exigences. D'où il propose suivant : <<On ne peut commander à la nature qu'en lui obéissant>>.

René Descartes a repris cette thématique dans le Discours de la Méthode. Pour lui, la connaissance permet de maîtriser la nature et d'en avoir possession. Autrement dit, elle vise à nous prendre <<comme maîtres et possesseurs>> de l'univers. Auguste Comte quant à lui clamait <<Science d'où prévoir et de prévoir pour agir conséquemment. Car une bonne connaissance de la nature peut nous permettre de la modifier à notre avantage.

C- La connaissance rend l'homme malheureux.

Pour Jean Jacques Rousseau, la connaissance est la cause essentielle du malheur de l'homme. Plus l'homme évolue dans le domaine des sciences, plus il se pervertit. Ainsi écrit-il <<Depuis que les savants ont commencé à

paraître parmi nous, les gens de bien se sont éclipsés>>.

Sans doute, la satisfaction de la curiosité intellectuelle est la première fin de la connaissance. Mais elle n'en est pas l'ultime. Le but ultime de la connaissance c'est la libération totale de l'homme.